

opinions Mardi 21 février 2012

Voyage par-delà la ligne de Karman

Par André Ourednik, chercheur à l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne

Nous avons fêté hier les cinquante ans du premier vol orbital américain, effectué par John Glenn. L'occasion de méditer sur le passage du temps – de la Guerre froide au tourisme international – et sur l'avenir possible d'un tourisme de masse dans l'espace. Par André Ourednik, chercheur à l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne

Hier les Etats-Unis ont fêté le 50e anniversaire du vol orbital de [John Glenn](#): trois tours du globe en moins de cinq heures. Pour marquer le coup, Craig Russell, de Space Operations Inc., avait proposé de refaire la mission, mais en engageant cette fois des moyens privés. Ce qui est compréhensible, car les temps ont changé depuis Mercury Atlas 6: le pouvoir se concentre ailleurs, les ressources nécessaires pour mettre des hommes en orbite ne sont désormais plus aux mains des Etats. La conquête de l'espace n'est plus un enjeu politique mais commercial, à moins que l'on ne regarde la chose autrement, c'est-à-dire à moins que l'on admette que le politique a, lui aussi, changé de propriétaire. Les Etats sont désormais les clients de la desserte privée des marges du monde. Google Lunar X-Prize promet 30 millions de dollars à la première équipe capable d'envoyer un robot sur la Lune sans financement public.

A 100 km du sol se trouve la ligne de Karman, où l'atmosphère devient si ténue qu'elle n'offre plus la portance nécessaire aux avions. Au-delà commence le domaine de l'aéronautique et du vol orbital. C'est aussi à partir de cette altitude que les territoires et leurs frontières perdent leur pertinence: nous sortons de l'espace aérien pour entrer dans l'espace pur, moins légiféré encore que les eaux océaniques. La fascination du vol orbital exprimée à l'époque par le philosophe Emmanuel Levinas tient surtout de ça: de cette possibilité d'un espace autre, dépourvu de striage politique, de lézardes de l'Histoire, des logiques de la séparation et de l'enracinement dont l'Europe vient à peine de payer le prix lourd. «Ce qui compte peut-être par-dessus tout, écrit-il, c'est d'avoir quitté le Lieu. Pour une heure, un homme a existé en dehors de tout horizon – tout était ciel autour de lui, ou, plus exactement, tout était espace géométrique. Un homme existait dans l'absolu de l'espace homogène.»

Levinas ne parle pas de John Glenn cependant, mais de Youri Gagarine et du premier véhicule Vostok, le 12 avril 1961, dont la trajectoire de Baïkonour à Engels laisse encore une cicatrice narcissique dans le ciel américain. Nous n'avons pas fêté hier le premier vol orbital de l'humanité, mais seulement celui des Etats-Unis. Gagarine, le saint soviétique, et son regard empreint d'une infinie sollicitude, demeure accroché au coin d'une isba, cerné dans son scaphandre comme dans la dorure d'une icône.

Le futur du voyage spatial n'engage toutefois ni la Guerre froide, ni la métaphysique. Les navettes Soyuz russes, qui accueillent les touristes spatiaux américains, offrent ce que le langage économique nomme désormais un «service»: se faire éjecter de l'atmosphère soumise à une accélération de 4 g, planer en apesanteur pendant un temps, puis glisser au sol, jetant au passage les déchets du rêve. Dans le documentaire Space Tourists (2009), la caméra du suisse Christian Frei accompagne Anousheh Ansari à bord de la station spatiale internationale, où elle séjourne pour 20 millions de dollars. En bas, près du cosmodrome, les ferrailleurs kazakhs écumant les steppes à la recherche des pièces détachées lors des phases du décollage. Ils préparent une soupe d'agneau dans un bout de fusée. Des morceaux plus grands sont employés pour fabriquer des abris pour la nuit. Ils montrent ci et là un jardin, ou un toit, ravagés par les retombées de l'exploration cosmique. Comme l'écrit le journaliste Nick Rodick, «quarante ans après le «petit pas pour l'homme» de Neil Armstrong, nous attendons encore «le pas de géant pour l'humanité».

Ansari ne fut ni la première, ni la dernière femme de l'espace, pas plus que sa première touriste. D'autres prétendants – premier astronaute non gouvernemental, première enseignante de l'espace, premier journaliste orbital, etc. – jalonnent les titres des médias depuis les années 1980, jusqu'au premier «touriste» officiel: le multimillionnaire Dennis Tito. Mais officiel seulement, car comment définir un touriste sinon comme une personne qui s'éloigne de son territoire quotidien, dans un ailleurs où elle séjourne en dehors de toute nécessité? A ce titre, il y a du tourisme, déjà, dans l'exploit de Gagarine.

Le tourisme, sous toutes ses formes, sert à échapper au quadrillage spatio-temporel de la vie quotidienne. Mais si tel est son rôle, justement, force est de constater que les masses traquées à travers les sas sécuritaires des aéroports n'y échappent plus. Les vacances elles-mêmes sont soigneusement quadrillées, par la douce ritournelle des guides de voyage, par les exigences de la famille, par le besoin de confirmer, au retour du bureau, qu'on a été loin de tout ça. Le tourisme orbital, dans ce sens, semble l'unique ouverture sur un possible ailleurs.

Mais il reste à voir pendant combien de temps. La compagnie britannique Virgin Galactic a déjà vendu plus de 500 billets à 200 000 dollars la place à bord de son SpaceShipTwo. Attention donc, car la planète entière est en voie de devenir un paysage, un arrière-plan idéal pour une photo de groupe! Sa visite restera réservée aux privilégiés, bien sûr, comme le chemin de fer de la Jungfrau à ses débuts, mais ce n'est là qu'un début, non? Par la suite, comme avec toute chose, n'importe quelle femme ou homme pourra explorer les confins de l'espace sublunaire. Ainsi, du moins, dans l'esprit des commentateurs hardis, presque aussi touchants que le poète Maïakovski à la publication de son Prolétaire volant en 1925. A les entendre, nous en oublierons presque une chose: ce bon vieux bois, sous nos pieds, un héritage fossile du Carbonifère – du bois sous forme de pétrole qu'il nous faut toujours et encore brûler pour aller où que ce soit.

LE TEMPS © 2015 Le Temps SA